

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie-Jeanne COLONI

Images chrétiennes contemporaines des martyrs
d'Agaune

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1990, tome 86, p. 92-96

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Images chrétiennes contemporaines des martyrs d'Againe

L'histoire qui se développe autour des martyrologes d'Orient et d'Occident nous rappelle les épreuves de l'Eglise dans la deuxième partie du III^e siècle, les apostasies et les témoignages héroïques qui ont frappé les descendants des premiers chrétiens.

On peut se demander si un art particulier correspond à la littérature des Actes des martyrs qui sont parvenus jusqu'à nous : en ce cas, on pourrait espérer de l'iconographie qu'elle guide notre lecture des textes, en attestant à nos yeux l'intelligence qu'en prenaient leurs contemporains. Et en effet, à la fin du III^e siècle, nous voyons naître de nouveaux thèmes dans les catacombes ou sur les sarcophages, seuls vestiges de la piété chrétienne ayant traversé les persécutions. Y a-t-il eu d'autres représentations ? Nous pouvons seulement considérer qu'il ne nous reste pratiquement plus rien de la période qui précède la Paix de Constantin, sauf quelques œuvres dont la date est encore en discussion et un art funéraire important car il était protégé par la police romaine.

Parmi les thèmes de la seconde moitié du III^e siècle, il s'en trouve qui ont immédiatement trait au drame que vit alors l'Eglise et ce sont ceux-ci que nous allons étudier comme une autre façon de nous laisser interpellé par les Passions des saints Maurice, Candide, Exupère et leurs Compagnons.

Au moment où les martyrs d'Againe souffrent la décimation pour avoir refusé d'adorer l'empereur, les chrétiens sont assez familiers de ce dilemme pour inventer une image représentant le geste impératif de l'officier, désignant le buste de l'empereur au disciple de Jésus qui refuse de la main l'acte d'idolâtrie au péril de sa vie. Un sarcophage conservé au musée national de Syracuse décrit encore sous nos yeux la confession du martyr.

Plus souvent encore, la fidélité des Témoins est évoquée à la fin du III^e siècle par la figure des trois Hébreux dans la fournaise. Fresques aux catacombes, sculptures de sarcophages, mosaïques de couleur vêtent ces saints de l'Ancien Testament de manteaux inattaquables par les flammes qui brûlent sous leurs pieds. Eux, ils lèvent leurs mains dans la prière d'action de grâces que nous trouvons au chapitre trois du livre de Daniel. Cette hymne d'adoration émerveillée résume pour l'Eglise persécutée la parole des martyrs au sein de leurs tourments.

Ceci mérite notre attention, aujourd'hui, car depuis Polyeucte et les orateurs de cette époque, le courage de la résistance nous frappe avant la jubilation de l'amour, qui fait du don ultime et sans réserve de la vie une louange plus fervente que le pauvre hommage requis envers un mortel. Le Professeur Fink assure : « Durant ces années qui furent les plus dures de la persécution, la grande image biblique qui servit de guide fut celle de ces jeunes Hébreux... »¹

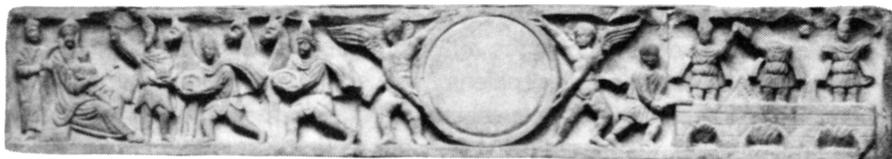
Très rapidement cette représentation fut jointe à une autre composition née de cette même méditation chrétienne sur la grâce de l'adoration, celle qui représente l'offrande des mages à l'Enfant Jésus, assis sur les genoux de Marie. Cette adoration des païens, venus d'Orient selon que l'avaient annoncé les prophètes, était aussi une affirmation de la foi contre l'idolâtrie de l'adoration de l'empereur. En effet, dès le II^e siècle, nous trouvons des images de l'offrande de « l'aurum coronarium » à l'empereur, tribut des provinces ou des états dépendants de Rome ; ce don, présenté sous forme d'une couronne d'or (ou d'une somme de monnaie correspondant à la valeur de cette couronne), était requis en certaines circonstances. C'est cette composition déjà formée qui fut reprise par les chrétiens persécutés. Cependant, à la place du chef avide, ils mirent l'Enfant Jésus. Dans la loi romaine l'enfant, celui qui ne parle pas, n'avait pas de droit par lui-même, sa protection dépendait de l'adoption, facultative, par son père. Et c'est à Jésus enfant, le Verbe fait chair, que les mages apportèrent leurs offrandes...

Au début, le nombre de ces adorateurs en Esprit et en Vérité fut aussi incertain que celui des personnages de la scène de cour reprise pour en inverser le sens. Mais lorsqu'elle fut apposée à l'adoration des trois Hébreux

¹ *Art d'Eglise* n° 117, p 126 et ss.

dans la fournaise, le nombre des visiteurs devint symétrique à celui des fils du Peuple élu. C'est que se jouait là beaucoup plus qu'un problème strictement plastique ! Il s'agissait de manifester l'union en un seul peuple de l'Eglise née de la Judaïté et de Celle née de la Gentilité. Cette unité, confessée au Credo de Nicée au IV^e siècle, est donnée à ceux qui professent « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père ». Elle est le corollaire de la Résurrection.

La composition est invariable, les Hébreux sont représentés de face, les mages de profil, chargés de leurs présents, que ces derniers soient des corbeilles de monnaie, ou qu'ils évoquent l'or, l'encens et la myrrhe adressés au Dieu qu'on encense et à l'Homme qui sera supplicié et enseveli, car Il est Roi de Vérité. Confessant le Messie souffrant, ces voyageurs depuis l'Orient idolâtre sont comme attirés dans le Peuple de Dieu que représentent les trois fils du Peuple élu.



Avec eux, ils forment le corps mystique du Ressuscité qui les accueille, présenté à eux par Marie. Cette communauté des témoins du Seigneur autour de Lui donne à leur témoignage une puissance surnaturelle, car il participe de celui de Jésus, comme le Sang versé au Calvaire sanctifie celui des confesseurs de la Foi.

L'Eglise, enracinée dans le Peuple élu, est ici figurée par la Mère de Jésus, d'où sa position de matrone romaine assise sur un siège à haut dossier, toujours la première représentée à gauche de tout l'ensemble (mages et Hébreux) pour orienter notre lecture des autres éléments. C'est Elle qui propose l'Enfant à l'adoration, qui l'annonce aux nations, à ces barbares qui souffrent la mort pour Jésus avec les Romains, les Grecs et les Judéo-chrétiens, en ce temps où la seule unité protectrice serait pour eux l'adoration de Rome, alors qu'ils préfèrent à ce leurre la confession de la Résurrection du Fils de Dieu...

La démarche accentuée des mages, ou la tête des chameaux apparaissant derrière eux, indique toujours le déplacement de ceux-ci. Bien sûr, ils viennent de loin, comme ces Thébains dont le sang répandu a fait lever une moisson de chrétiens en Suisse, mais ils viennent de plus loin que l'Egypte ou la Mésopotamie ; ils ont quitté leurs idoles pour adorer « le Roi des Juifs qui vient de naître » ; ils l'ont cherché dans les Ecritures saintes, renonçant aux erreurs de leurs pères ; ils se sont convertis, au sens classique du terme. Le prix de leur recherche de la Vérité, c'est la révélation de la Vérité sous les traits déconcertants de la faiblesse, et la purification de leurs regards les a rendus capables d'une adoration qu'ils partagent avec les fils d'Abraham.

Si nous lisons attentivement le chant des trois Hébreux qui prient au-dessus des flammes (Dn 3), nous remarquons qu'il commence par la confession du péché : « Oui, nous avons péché et commis l'iniquité en te désertant ». Les hommes qui se solidarisent avec leur peuple ici et se considèrent comme pécheurs viennent pourtant de refuser — au prix d'un supplice abominable — de trahir le Dieu qui a parlé à leurs pères Abraham, Isaac et Jacob. Encore plus surprenant, l'obstination de leur fidélité leur vaut la désapprobation de ceux qui les voient exposés : « La honte et l'opprobre sont la part de ceux qui t'adorent. » C'est de leur humiliation, devenue humilité, que jaillit leur confiance : « Qu'il te plaise que nous te suivions pleinement ». Leur prière, c'est bien l'imploration de la fidélité qui n'est donc pas une prouesse mais un don : ils rendent grâce. Cette admiration pour le seul Fidèle s'étend à son œuvre entière en ce monde et les plonge dans la jubilation de l'adoration. Le témoignage et l'adoration se confondent dans l'iconographie du temps des plus dures persécutions, et ce témoignage a partie liée avec la conversion personnelle dans l'action de grâce. Cette conversion est en eux, à la fois œuvre et signe de la Résurrection du Premier-Né d'entre les morts.

Lorsque la tourmente sera passée, l'image des trois Hébreux, liée à celle de la visite des mages, fera place à celle du baptême du Christ et au miracle de Cana. C'est que le cycle de la louange liturgique de ces trois fêtes réunies dans l'Epiphanie restera l'actualité de l'adoration de l'Eglise pour toujours.

Avant d'être distribués sur le jour de l'Epiphanie et les deux dimanches qui le suivent, ces trois événements étaient célébrés ensemble comme une seule manifestation de la mission de Jésus, attestée par la voix du Père, et signifiée à Cana, une seule provocation à l'adoration : « A partir de ce jour ses disciples crurent en Lui. » De là, le nouveau décor de l'art paléochrétien qui remplacera les martyrs de Babylone par les scènes du Nouveau Testament,

pour développer la scène de l'adoration des mages. Il n'y a guère de rupture entre les deux programmes si on veut bien regarder le martyre comme l'acte parfait d'adoration.

Cette confession de la foi reconnaît toujours la manifestation de Dieu en ce qui nous déconcerte : Celui que le Père proclame son Fils est l'Agneau de Dieu, tout comme le Roi des Juifs se montre aux mages sous les traits du plus faible. L'iconographie née du martyre porte la trace de l'événement, il a été donné aux témoins de donner leur sang avec Jésus, et leur évocation entraîne encore aujourd'hui notre cœur dans l'adoration qui les a unis au Seigneur de Gloire. Puisse-t-elle nous convertir à notre tour à la suite des Saints qui ont recueilli la leçon de saint Maurice.

Marie-Jeanne Coloni